



## Que faire de la géographie postmoderniste ?

**Belin** | *L'Espace géographique*

2004/1 - tome 33

pages 38 à 42

ISSN 0046-2497

---

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2004-1-page-38.htm>

---

Pour citer cet article :

"Que faire de la géographie postmoderniste ?", *L'Espace géographique*, 2004/1 tome 33, p. 38-42.

---

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Que faire de la géographie postmoderniste ?

BÉATRICE COLLIGNON  
JEAN-FRANÇOIS STASZAK

Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 191 rue Saint-Jacques, 75005 Paris

ÉCOLE FRANÇAISE DE GÉOGRAPHIE,  
ÉCOLE ANGLO-SAXONNE DE  
GÉOGRAPHIE, ÉPISTÉMOLOGIE,  
POSTMODERNISME, PRATIQUE  
SCIENTIFIQUE

ENGLISH GEOGRAPHY,  
EPISTEMOLOGY, FRENCH GEOGRAPHY,  
POSTMODERNISM, SCIENTIFIC  
PRACTICE

C'est parce que le débat ouvert par la rédaction de *l'Espace géographique* nous a semblé laisser certains points en suspens que nous avons demandé la possibilité d'y ajouter ce texte. Les auteurs remercient la rédaction de leur en avoir laissé la possibilité.

Jusqu'à aujourd'hui, la géographie française ne s'est guère aventurée sur les pistes ouvertes par la géographie postmoderniste anglo-saxonne. Cette courte note vise à tenter de comprendre pourquoi, et à plaider contre ce choix,

qui relève pour une part des chercheurs eux-mêmes mais s'inscrit aussi dans des dynamiques scientifiques et institutionnelles qui les dépassent.

## Les raisons d'une réticence

La réticence de la géographie française est facile à démontrer. Ce débat en est une bonne illustration. Outre que c'est presque 20 ans après l'essor du courant postmoderniste que *l'Espace géographique* lui ouvre ses colonnes, ses organisateurs ne peuvent y inviter de farouches défenseurs de cette école, faute de géographes se réclamant chez nous de cette étiquette. La grande rareté des thèses et des publications sur le sujet (notamment destinées aux étudiants) en est une autre manifestation. On ne

peut dire non plus que les géographes français se soient clairement prononcés contre ce courant : ils l'ont plutôt ignoré, dans leurs publications tout du moins. Il faut sans doute y voir l'effet de nos pratiques, où les débats sur les ouvrages et les courants restent informels et internes aux laboratoires, ne débouchant qu'exceptionnellement sur des prises de positions écrites.

Ainsi, dès le début des années 1990, quelques articles signés de géographes français signalent l'émergence de ce courant chez les Anglo-Saxons et en montrent l'intérêt : ils ne sont pas contredits, mais n'inspirent guère de recherches. Une dizaine d'années plus tard, quelques publications allant dans le même sens rencontrent un certain écho, que traduit notamment le débat publié dans ce numéro.

Faute d'arguments explicités, il est difficile d'identifier les raisons de la réticence au postmodernisme. On ne peut que formuler à ce propos des hypothèses. Voici les nôtres.

C'est moins le postmodernisme que la postmodernité qui serait étrangère aux géographes français. Les objets fétiches de la postmodernité (Disney, le *shopping Mall*, Los Angeles, l'hybridité, le communautarisme, etc.) préoccupent les géographes américains parce que c'est leur réalité. Ce ne serait pas celle du vieux continent, ni de ses géographes. Il n'y a pas de géographes français postmodernistes parce que la France ne serait pas postmoderne. Cette hypothèse d'un effet de lieu n'est pas à négliger, mais elle a ses limites. Outre que l'argument est pour partie contestable, que la France n'est pas le terrain obligé des géographes français, il peut constituer un prétexte commode. Est-ce parce qu'il n'y a pas d'homosexuels en France que les géographes ignorent cette communauté?

Le positionnement de la géographie au sein des sciences sociales est peu compatible avec l'émergence d'un courant postmoderniste. Le cloisonnement fort entre les disciplines, accentué par la distance ancienne et marquée entre la géographie et la sociologie, constitue un obstacle important à l'essor d'une géographie qui emprunte beaucoup à la théorie sociale. En France, les géographes se tiennent (ou sont tenus) à l'écart du débat intellectuel. Or, c'est de ce débat qu'est issue la géographie postmoderniste. Lyotard, Foucault, Deleuze, Derrida, Bourdieu *et al.* ne constituent pas des références naturelles pour les géographes français, qui, s'ils ne les ignorent pas, ne les mobilisent guère.

Les habitudes scientifiques et le poids des institutions permettent plus facilement aux États-Unis qu'en France les changements de paradigme. Les mutations de la géographie anglo-saxonne sont ici perçues (et jugées) comme des effets de mode. C'est aussi une question de rythme. La construction difficile d'un nouveau paradigme géographique en France dans les années 1970, qui est fermement en place au début des années 1980, ne prédisposait pas la discipline à prendre dans la foulée le virage postmoderniste qui s'esquisse dans le monde anglo-saxon dès 1985. Notre « retard » sur la question est aussi l'écho du temps qu'il a fallu pour dépasser la géographie classique.

Certains courants de la géographie française sont peu compatibles avec l'émergence de problématiques de type postmoderniste. La géographie de l'espace vécu a ouvert une porte qui a été refermée avant qu'ait été reconnue une réelle validité à la parole de l'Autre et que celle-ci ait été instituée en objet scientifique légitime. Les positions institutionnelles et épistémologiques de l'analyse spatiale et de la géographie tropicale ne favorisent pas l'essor d'une géographie postpositiviste et postcoloniale. Les divers chemins empruntés par la géographie culturelle ne suivent pas les directions postmodernistes, même si la réflexion théorique autour des représentations s'appuie sur certains des textes fondateurs du postmodernisme. On pourrait passer ainsi en revue tous les courants de la géographie humaine.

Discipline menacée ou dominée, la géographie française a des raisons de développer une stratégie de citadelle assiégée, défendant ses positions et évitant de s'aventurer en terrain découvert, dans des zones occupées par la sociologie ou l'histoire. Elle hésite à s'exposer en saisissant de nouveaux objets pour lesquels sa légitimité risque d'être mise à mal. Or, la géographie postmoderniste se caractérise par les improbables objets dont elle se saisit. La question « est-ce que c'est de la géographie? » hante chez nous les esprits.

En particulier, du fait du spatialisme dont elle est empreinte, notre géographie est rétive à aborder un objet qui n'est pas *directement* spatial (les femmes, la sexualité,

etc.), même si ces objets participent à la construction de l'espace et/ou sont (pour partie) construits spatialement.

Sur le plan épistémologique, la géographie française reste vigoureusement attachée, à divers titres et non sans logique, à des positions (cartésianisme, positivisme, empirisme) peu compatibles avec l'approche postmoderniste.

Plus spécifiquement, le relativisme épistémologique et ontologique sur lequel peut déboucher le postmodernisme est rejeté par la plupart des géographes français, fidèles au modèle universaliste dans le champ scientifique, mais aussi dans le champ politique.

On ne peut pas ne pas mentionner que les géographes français (plus que les géographes anglo-saxons) sont dans leur grande majorité des hommes blancs hétérosexuels, *a priori* peu sensibles aux questions posées par certains aspects du postmodernisme.

Soyons clairs: ces réticences ne sont pas nécessairement illégitimes. On ne voit pas pourquoi la critique postmoderniste serait à l'abri de la critique. Il y a probablement de bonnes raisons d'être en désaccord avec certains aspects de l'approche postmoderniste (nous le pensons), peut-être d'être en complet désaccord avec celle-ci (nous ne le pensons pas).

### **Que faire aujourd'hui ?**

Si ces réticences justifient que l'on rejette cette approche dans sa globalité, il appartient aux géographes français qui le pensent d'écrire une critique de la géographie postmoderniste, sauf à risquer de se retrancher de la communauté scientifique internationale.

Si la géographie postmoderniste ne peut être rejetée en bloc, il convient de voir quel profit nous pouvons *aujourd'hui* en tirer. Il faut dans cette optique assumer notre retard. Il ne s'agit plus de construire les bases: cela a déjà été largement fait par les chercheurs anglo-saxons, et la bibliographie est abondante — peut-être à l'excès.

La géographie postmoderniste travaille sur des objets dont les géographes français pensent qu'ils ne relèvent souvent pas de leur champ disciplinaire.

Ainsi l'homosexualité. Le chercheur s'inquiète: quel rapport avec la géographie? Il existe au cœur de Paris, depuis 20 ans, un quartier ouvertement homosexuel. Il n'a pas beaucoup suscité l'intérêt des géographes.

Ceux-ci semblent aujourd'hui prêts à investir ce type d'objet, comme en témoigne le débat ici publié. Il reste à élucider les raisons, scientifiques ou non, de ce silence.

On peut appliquer à ce nouvel objet, comme le propose Roger Brunet, les méthodes éprouvées depuis vingt ans par la géographie française, c'est-à-dire poser les questions usuelles. Cela apporterait déjà beaucoup.

Peut-on en rester là? Plus que par de nouveaux objets, la géographie postmoderniste se caractérise par de nouvelles approches. À propos des quartiers homosexuels, elle met notamment en avant la construction sociale et spatiale de la norme hétérosexuelle pour interpréter ces quartiers en termes de stratégies communautaristes et d'exclusion. On ne peut comprendre l'existence du quartier gay sans partir d'une interrogation sur ce que c'est qu'être homosexuel, sans déconstruire les catégories homo-/hétérosexuel.

S'écrit alors une géographie de l'homosexualité et pas seulement des espaces des homosexuels. Ce n'est pas uniquement l'objet qui est nouveau, c'est aussi (surtout?)

la question que l'on pose à son propos. L'apport d'une géographie du Marais s'inspirant des *gay and lesbian studies* s'inscrirait ainsi sur quatre plans :

- sur celui de la connaissance positive, on en saurait plus sur ce quartier, sur Paris, sur la communauté homosexuelle en France ;
- sur le plan épistémologique, pareille recherche donnerait un nouveau souffle à la discipline, ne serait-ce qu'en interrogeant les normes implicites du discours géographique scientifique ;
- sur le plan théorique, une nouvelle étude de cas dans un contexte différent peut réfuter ou confirmer les thèses des *gay and lesbian studies*. Il est possible que l'étude de ce quartier aboutisse à des conclusions différentes de celles qui ont porté sur Castro Street (San Francisco) ;
- sur le plan sociopolitique, un tel travail rapprocherait une géographie française un peu frileuse d'une société qui l'est moins et dont la discipline semble ignorer certaines évolutions récentes (PACS, parité...).

Plus généralement, au-delà des nouveaux objets (le genre, les femmes, le corps...), il y a bien là une « nouvelle géographie » qui invite à revisiter tous les objets, y compris les plus classiques (le paysage, la ville, les pays « tropicaux »). Quatre courants aux fondements théoriques solides nous semblent particulièrement féconds dans cette optique :

- la géographie féministe (qui, au sens strict, n'est pas postmoderniste) ;
- la géographie postcoloniale ;
- la géographie *gays and lesbians* ;
- la géographie de la déconstruction. Ce courant qui, sur la base des théories des post-structuralistes français (Derrida *et al.*), analyse toutes les formes de discours, est sans doute le moins éloigné des géographes français, qui ont largement investi le champ des représentations.

Ces approches ont fait leurs preuves dans un autre contexte. Il ne s'agit pas, ou pas nécessairement, de les importer telles quelles. Quand les géographes français se sont emparés de l'analyse spatiale anglo-saxonne, ils ont tenté d'en prendre le meilleur et ont aussi offert leur propre contribution théorique (ainsi la chorématique).

La géographie française a tout à gagner à prendre en compte, d'une façon ou d'une autre, les apports du postmodernisme. Toute la géographie ? Il ne s'agit pas de prétendre que les spécialistes de l'analyse spatiale devraient davantage s'inspirer de Derrida. Rien ne leur interdit en revanche de s'emparer des nouveaux objets mis en avant par les postmodernistes. L'analyse spatiale peut les éclairer d'une autre façon, et elle-même tirer profit de l'élargissement de son champ. Quant à la géographie sociale et culturelle, dont le renouvellement récent passe par une meilleure prise en compte de l'acteur et des représentations, et par une intégration des théories sociales, elle ne peut que bénéficier d'une confrontation au postmodernisme, avec qui elle a nombre de préoccupations en partage.

Entre ces deux pôles de la géographie française, c'est l'ensemble de la discipline qui, pour des raisons variées et sans nécessairement renoncer à ses spécificités, a intérêt à relever le défi du postmodernisme.

# Post-scriptum

N'ayant pas assisté au débat, j'ai envie de le prolonger en posant à Béatrice Collignon et Jean-François Staszak quelques questions, qu'ils pourront trouver impertinentes, au sujet de leurs propositions constructives pour une géographie « postmoderniste ».

## Question postmoderne

Les homosexuels du quartier du Marais se ressentent-ils comme une « communauté » ? Peut-on sans précaution leur assigner ce concept que, Français et Parisiens, ils risquent de ne pas accepter ?

Je suis femme (et aussi féministe, même si j'appartiens à une génération qui a eu la chance de pouvoir se concevoir et ressentir comme être humain, bien avant de se sentir femme) mais je détesterais que, fût-ce par un simple discours, on m'enfermât dans une communauté de femmes (on appelait ça un couvent). N'étant pas née coiffée, je n'ai pas le béguin pour les béguinages. *By the way*, bien que me pensant géographe, je ne suis pas un homme blanc hétérosexuel et comme beaucoup des géographesses de ma génération, je me sens plutôt moins minoritaire dans le Sud de notre vieux continent que lorsque je voyage en d'autres géographies étrangères.

## Question postmoderne et moderne

J'ai tendance à partager le point de vue exprimé par Augustin Berque lorsqu'il soupçonne une ruse « au carré » de ce qu'il appelle « l'anglosphère » pour nous obliger à penser avec les catégories qui lui conviennent. Le sourcilieux étiquetage en « écoles » distinctes fait partie intégrante du jeu concurrentiel entre les universités américaines. Sur le marché du savoir, il s'agit d'imposer une modalité particulière du commerce des idées, substitutive plutôt que cumulative, les écoles exclusives empêchant la transmigration des concepts, ou tout simplement leur évolution. Même en jeux de langage, qui a envie de subir le second degré de la domination ?

Les homosexuels sont-ils considérés comme dignes d'une enquête géographique postmoderne parce qu'ils sont une minorité ou parce qu'ils sont regroupés dans un même quartier ? Les « *brights* » (Américains libres-penseurs) qui se revendiquent comme minorité mal représentée par les discours théocratiques du gouvernement états-unien actuel feront-ils aussi l'objet de la curiosité géographique postmoderniste ? Quelles questions seront posées à leur sujet ? Pourquoi la revue *Society and space* n'en a-t-elle pas encore parlé ?

## Question moderne

Lorsque Edward Soja s'empare du concept de « *Fractal city* » pour intituler le chapitre 9 de son ouvrage *Postmetropolis* (Blackwell, 2000), il choisit ce terme plaisant pour désigner la métropole fragmentée et polarisée selon une mosaïque sociale et ethnique et se garde bien de citer Michael Batty ou Pierre Frankhauser dans ses *representative texts*.

Pourquoi, dans le débat, s'il a été un peu question de la *french theory*, de ses décalages et de ses malentendus, n'a-t-on pas évoqué les *cultural studies*, l'affaire montée par Sokal, les retentissements de l'ouvrage de A. Sokal et J. Bricmont, en bref, de ces stratégies distinctives qui ont des effets séparatifs et exclusifs ? Les géographes, qui ne se sont pas exprimés dans l'ouvrage de B. Jurdant écrit en réponse à celui de Sokal (*Impostures scientifiques, les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris, La Découverte, 1998), n'auraient-ils rien à dire de ces jeux-là ? — **Denise PUMAIN**